

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 7 (1904)

Heft: 43

Artikel: Un sifflet, par Berthe Balley

Autor: Balley, Berthe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

*** POUR LA FAMILLE ***

PARAÎSSANT

A PORRENTRUY



N° 43

Supplément du Dimanche 23 octobre

1904

UN SIFFLET, par Berthe Balleyn (suite)

Dès le lendemain, le prétendant, après avoir envoyé, avec sa carte, le traditionnel bouquet blanc, se présentait chez les dames Serval.

Cette première visite fut suivie de plusieurs autres.

Louis du Moulin, fort artiste dans ses goûts, avait beaucoup fréquenté les ateliers de peintres, de sculpteurs, et tout en se montrant très retenu dans ses manières et dans sa conversation, il lui arrivait parfois de laisser échapper quelques expressions qui semblaient étranges à ses interlocutrices. Voyant alors leurs yeux étonnés fixés sur lui, il se mettait à rire en disant, sans plus d'explications :

— C'est de l'argot.

Mme Serval regardait alors sa fille. Elle éprouvait un certain sentiment de défiance. Après tout, elle ne connaissait ce monsieur que d'après ce que Mme Bodin lui en avait dit, et cette dernière pouvait avoir été trompée sur le compte du personnage. En outre, en réfléchissant bien, Mme Serval se demandait quelle était la cause de l'intérêt que cette compatriote, si longtemps inconnue d'elle, avait paru porter à Clotilde. Ayant entendu parler de personnes s'occupant de mariages dans le but d'en tirer profit, elle était parfois tentée d'admettre que tel pouvait être le cas de la vieille dame.

Aussi se félicitait-elle d'avoir pris un délai pour donner une réponse affirmative.

V

Un soir, M. du Moulin, assis près du guéridon, regardait, en causant, travailler Clotilde et sa mère à un ouvrage de tapisserie, quand Mme Serval, laissant son travail, dit tout à coup :

— Avez-vous lu, dans le journal, que la police recherche en ce moment un faux gentleman, dans le genre du fameux Altmayer qui, sous un nom d'emprunt, s'est introduit dans les salons les mieux fréquentés ?

— Ah ! oui, fit en souriant le jeune homme, il a l'air fort distingué et n'est qu'un chef de voleurs.

— Est-ce possible ? dit Clotilde.

— Oui, ma fille, répliqua la mère : il volait les grands bijoutiers, ou du moins les faisait voler par les hommes de la bande dont il était le chef, et pour rassembler ceux-ci, ou les avertir en cas d'alerte, il se servait, paraît-il, d'un sifflet.

— Ceci est moins intéressant que l'affaire de cette compagnie des Mines d'Or du Rio-Tinto qui fait perdre à ses actionnaires des sommes considérables. C'est dans le journal d'aujourd'hui, ou celui d'hier... je dois avoir ceux-ci dans la poche de mon pardessus.

Il fit un mouvement.

— Restez donc, dit Mme Serval en sonnant, je vais dire à la bonne de les apporter.

Et, comme la bonne entrail :

— Louise, donnez-nous des journaux qui sont dans la poche du paletot de monsieur.

La bonne sortit, mais revint presque aussitôt.

— Madame, dit-elle, ils n'y sont pas ; je n'ai rien trouvé qu'un sifflet !...

— C'est vrai, dit-elle, c'est un sifflet.

Elle se tourna vers son prétendant :

— Vous avez un chien ?

— Un chien ? fit-il troublé, oui... oui... j'ai un chien.

Mettant aussitôt le sifflet dans sa poche, il changea la conversation.

Bientôt il prit congé, laissant Mme Serval plongée en des pensées étranges...

La mère de Clotilde était, par nature, soupçonneuse et défiante. La catastrophe qu'avait causé la mort de son mari et qu'elle attribuait à la trop grande confiance de celui-ci, avait encore contribué à augmenter chez elle ce défaut.

Cependant, après réflexions, elle se dit que ses inquiétudes étaient sans fondement relativement à Louis du Moulin, puisqu'elles ne reposaient sur rien... qu'un sifflet!

Elle n'y pensait donc plus quand, deux jours plus tard, le jeune homme se présenta de nouveau.

On causait de choses diverses, quand M^{me} Serval se mit à dire :

— Vous n'êtes pas né à Paris, Monsieur?

— Non Madame, mais je l'habite depuis si longtemps!...

— Alors, dit Clotilde, vous en connaissez tous les quartiers ? On dit qu'il y en a d'affreux !

— Oui Mademoiselle..., les carrières d'Amérique, par exemple.

— Vous connaissez les carrières d'Amérique ! s'écria, malgré elle, M^{me} Serval.

— Parfaitement, et je puis vous dire que c'est le rendez-vous...

— Des gredins, acheva Clotilde.

— Des individus en contravention avec la loi. Outre les assassins, il s'y trouve des déclassés, des malheureux sans asile... On peut être entraîné par besoin d'argent, à commettre... un faux. J'ai connu un individu dans ce cas, qui, après avoir été forçat, — M^{me} Serval tressaillit, — était devenu un très honnête homme. Rentré dans le monde sous un autre nom, il s'était lancé dans les affaires et avait réussi.

— C'est tiré des *Misérables*, cela, dit M^{me} Serval.

— Non, Madame.

— Vraiment ? Où aviez-vous connu cet ancien forçat ? Louis du Moulin parut hésiter.

— Je ne sais... dit-il enfin ; quand on est dans les affaires, on voit tant de monde !...

Et se levant :

— Pardon, Mesdames, j'oubliais l'heure. Quand pourrai-je revenir vous voir ?

— Pas avant jeudi : nos soirées sont prises.

Il n'en était rien ; mais M^{me} Serval comptait d'ici là prendre sur lui des renseignements sérieux.

Dès qu'elle vit sa compatriote, elle aborda le sujet qui lui tenait au cœur.

M^{me} Bodin parut interdite.

— Pourquoi, dit-elle, avez-vous conçu, à l'égard de ce jeune homme, de si fâcheuses conjectures ?

— Mais ce sifflet, instrument de ralliement ?

— De ralliement ! pourquoi ? M. du Moulin a peut-être un chien : ne vous l'a-t-il pas dit ?

— Non, il a paru gêné, embarrassé, quand Clotilde le lui a demandé.

M^{me} Bodin eut un sourire étrange.

— Et les carrières d'Amérique ?

— Mon Dieu, il peut les avoir visitées par curiosité avec quelque dramaturgique de ses amis.

— N'importe, reprit M^{me} Serval, je tiens à savoir sur ce prétendant des renseignements précis ; dites-moi le nom de son pays, j'écrirai au maire.

La vieille dame manifesta un léger embarras.

— Je ne sais, dit-elle, le nom de sa ville natale, je m'en informerai ; alors, j'écrirai moi-même au maire et vous communiquerai sa réponse.

— C'est entendu, répondit M^{me} Serval en prenant congé de sa compatriote.

Le lendemain, la mère et la fille, assises dans leur petit salon, attendaient Louis du Moulin.

La soirée s'écoulait, et le prétendant à la main de Clotilde n'arrivait pas. La mère était étonnée... la jeune fille anxiuse... A chaque instant, elle ouvrait la fenêtre de la pièce voisine, et jetait dans la rue un regard impatient, inquiet, triste. Chaque pas dans l'escalier faisait battre son cœur et lui causait une impression de découragement douloureux. Des larmes contenues, refoulées à grand-peine, brillaient dans ses yeux ; et sa mère, s'apercevant de sa souffrance, faisait à son tour, presque malgré elle, des vœux pour la venue de cet intrus qui s'était si vite implanté dans le cœur de Mathilde.

Les heures se succédaient. L'amoureux ne vint pas. Après une nuit, consacrée en partie à songer au passé, au présent et à l'avenir, M^{me} Serval se leva un peu fatiguée, et, tandis que sa fille s'habillait, elle prit le journal pour le parcourir ; mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle poussa un cri d'effroi.

A ce cri, Clotilde accourut :

— Tiens, lis, murmura M^{me} Serval, tremblante :

La jeune fille, moins impressionnable, s'empara du journal et lut :

« On a arrêté hier, vers neuf heures du soir, dans la rue Muller, deux malfaiteurs, en train de dévaliser la boutique d'un marchand d'objets d'art et de curiosité. Un coup de sifflet ayant retenti à peu de distance, les agents se sont élancés vers l'endroit d'où il partait et se sont emparés d'un nommé Louis D. M., que, malgré ses dénégations, ils ont conduit au poste où, ayant été fouillé, il a été trouvé possesseur d'un sifflet et d'un couteau canif. Cet individu, qui prétend avoir sifflé son chien, mais que l'on suppose être le chef des voleurs, sera confronté avec eux et tenu d'établir son identité. »

Clotilde regarda sa mère.

— Ne comprends-tu pas, dit celle-ci, qu'il s'agit de Louis du Moulin ?

— Pourquoi ? Il n'est pas le seul qui porte le prénom de Louis et dont les initiales du nom de famille soit un D. et un M.

— Je ne me trompe pas, te dis-je. On ne porte pas sur soi un sifflet.

La jeune fille soupira et resta songeuse.

Dans la journée, M^{me} Serval se rendit chez M^{me} Bodin, mais ne la rencontra point.

Le lendemain, aussitôt levée, elle envoya la bonne chercher le journal. Elle regarda de suite à la troisième page, et tandis que Clotilde, penchée sur son épaule, suivait des yeux, elle lut :

« La police vient de commettre encore une des erreurs regrettables dont elle est malheureusement coutumière. Un de nos jeunes banquiers, M. Louis du Moulin, en a été victime. Ce jeune homme a l'habitude de siffler son chien qui, lorsqu'il passe dans la rue où ont habité des personnes auxquelles il a appartenu, entre toujours dans la maison de ses anciens maîtres. »

— Oh !... dit Clotilde, appuyant fortement la main sur son cœur.

M^{me} Serval continua : « C'est ainsi qu'en rentrant chez lui l'autre soir et passant près de la rue Muller... »

(A suivre)

Berthe BALLEY.